

# ATELIER DE PRATIQUE PHILOSOPHIQUE

## PHIL0078-1, sur l'enfance.

ULiège, première séance : 8/02/24.

## Les récits d'enfance

### Introduction

Présentation de l'atelier et des participant.e.s par le biais de leur plus ancien souvenir.

Cet atelier est l'occasion de parcourir collectivement différents textes qui portent sur l'enfance, des textes produits par trois plumes différentes, celles de Walter Benjamin, de Nathalie Sarraute et de Vincent Delecroix. Nous chercherons à dévoiler ensemble les spécificités des méthodologies qu'ils et elles mettent en place pour approcher au mieux ce que l'on pourrait nommer « la vérité de l'enfance ». Dans un second temps, nous nous essayerons à un petit exercice d'écriture, sorte de pastiche où nous imiterons une des trois démarches analysées pour explorer un souvenir d'enfance / sur l'enfance.

### Présentation des auteurs mobilisés

#### Walter Benjamin (1892-1940)

Philosophe, critique littéraire, historien de l'art allemand, Walter Benjamin a vécu de 1892 à 1940 et a eu une grande influence sur le paysage intellectuel et philosophique de l'époque. Membre de l'école de Francfort, Benjamin y côtoyait d'autres grands intellectuels comme Max Horkheimer, Theodor Adorno, Ernst Bloch ou Jürgen Habermas. S'il nous intéresse aujourd'hui ce n'est que pour une petite part de ses multiples écrits, ceux qu'il consacre à la question de l'enfance. Cette thématique, nous aurons peut-être l'occasion de le voir, est liée à bien d'autres qu'il considère comme centrales – l'histoire, la mémoire, l'espoir, la vie urbaine. Un texte nous intéresse tout particulièrement aujourd'hui, il s'agit d'une sorte de recueil de souvenirs : *Enfance berlinoise vers 1900*<sup>1</sup>, rédigé durant la première moitié des années 30.

Dans cet ouvrage, Benjamin distille quelques souvenirs d'enfance, quelques images, quelques impressions dont nous aimons à penser qu'elles en disent long sur ce qu'est un enfant, une enfance. Ce livre est fait de petits fragments déliés, quelques pages tout au plus, pour rapporter un souvenir lointain mais non moins vivant et significatif pour l'auteur adulte qui les retranscrit. Olivier Taïeb, auteur d'un article fascinant sur l'enfance berlinoise de Benjamin, dit que l'auteur nous transmet de véritables « images de pensée »<sup>2</sup> en première personne.

Durant cet atelier, nous allons nous intéresser à la méthodologie de Benjamin : comment procède-t-il et pourquoi ? quelle forme d'écriture choisit-il ? quelle portée philosophique peut-on y voir ? Ce sont ces questions que nous adresserons aussi à nos autres auteurs, Nathalie Sarraute et Vincent Delecroix.

#### Nathalie Sarraute (1900-1999)

Nathalie Sarraute est une écrivaine française d'origine russe. On estime souvent qu'elle est à l'origine du mouvement littéraire du Nouveau Roman, un mouvement qui visait notamment à bousculer la linéarité et le psychologisme des récits traditionnels pour inventer de nouveaux modes de narration, de nouvelles manières de créer des personnages et de les animer. Elle est l'auteur de nombreux ouvrages connus et traduits dans le monde entier, parmi lesquels *L'Ère du soupçon*, *Tropismes*, *Les Fruits d'or* ou *Enfance*, livre publié en 1983 qui retiendra tout particulièrement notre attention aujourd'hui. D'abord inspirée par Proust, Joyce ou Virginia Woolf,

---

<sup>1</sup> Deux articles extrêmement intéressants sur cet ouvrage : O. TAÏEB, « *Enfance berlinoise vers 1900* de Walter Benjamin » in *Anthropology & Materialism*, 2019/4, pp. 1-19. En ligne <http://journals.openedition.org/am/948> et Peter SZONDI, « L'espoir dans le passé. Sur Walter Benjamin », *Revue germanique internationale*, 17 | 2013, pp. 137-150. En ligne : <http://journals.openedition.org/rgi/1388>

<sup>2</sup> O. TAÏEB, « *Enfance berlinoise vers 1900* de Walter Benjamin » in *Anthropology & Materialism*, 2019/4, p.2.

Sarraute trouvera peu à peu son propre style – remarquable par ses multiples points de suspensions, son rythme saccadé, ses silences. Elle a côtoyé les romanciers de son temps (comme Alain Robbe-Grillet, Michel Butor, Claude Mauriac ou Claude Simon) mais aussi certains philosophes, comme Jean-Paul Sartre qui écrira même la préface de son premier roman, *Portrait d'un inconnu*. Durant sa carrière, elle s'est beaucoup intéressée à la question de l'imperceptible, aux insaisissables mouvements de notre intériorité – dans nos sensations, nos souvenirs, nos discours, nos sentiments, nos relations à autrui. En 1983, elle publie donc *Enfance*, un récit d'enfance original, un récit – comme nous allons le voir d'ici peu – à deux voix, fait d'impressions de souvenirs lointains, d'images d'enfance, de paroles rapportées des premières années de sa vie.

## Vincent Delecroix (1969-...)

Notre dernier auteur est le philosophe français Vincent Delecroix. Il a notamment travaillé sur la perte et l'ironie mais aussi sur les textes du philosophe danois, Søren Kierkegaard. L'œuvre qui nous intéresse en particulier aujourd'hui, et qui est très liée à ses recherches sur la perte, c'est *Leur enfance*, publié en 2022 chez Payot & Rivages. Vincent Delecroix nous montre dès le titre que – contrairement à Benjamin ou à Sarraute – il ne s'intéresse pas directement à sa propre enfance mais à celle d'autres individus... ses enfants, des jumeaux, une petite fille et un petit garçon. S'il nous livre une sorte de recueil de souvenirs, ce sont des souvenirs de seconde main, récupérés au cours des ans. Dans *Leur enfance*, l'écriture est un petit peu plus classique que celle de Benjamin ou Sarraute. Elle est aussi plus analytique, plus académique : on retrouve des chapitres plus longs, plus ou moins articulés autour d'expériences concrètes partagées avec ses enfants ou observées de loin par ce père de famille. Là encore, nous sommes face à un ouvrage qui entend toucher d'une manière ou d'une autre une sorte de « vérité de l'enfance ». Vincent Delecroix agit plus en chercheur que Benjamin et Sarraute qui, pour leur part, se font plus narrateurs.

Voyons ensemble quelques extraits de ces œuvres et tâchons de définir au mieux les méthodologies qui y sont esquissées, testées. L'idée n'est pas d'être exhaustif ni exact. Les modalités de lecture et d'exercices sont pensées pour permettre à la pensée de s'exprimer librement et de travailler à chaud au contact de textes fraîchement découverts – cela a ses vertus ! La pratique philo permet aussi cela : oser penser, sortir du besoin permanent de lire-relire-et-rerelire pour suivre collectivement et non moins sérieusement les pistes des premières impressions.

## Lecture comparative et analyse méthodologique

W. BENJAMIN, *Sens unique*, précédé de *Une enfance berlinoise*, Paris, Maurice Nadeau, 2007.

**Garde-manger (pp.51-52) :** « Dans la fente du garde-manger entrouvert ma main s'enfonçait comme un amoureux dans la nuit. Lorsqu'elle était chez elle dans l'obscurité, elle cherchait en tâtonnant du sucre ou des amandes, des raisons secs ou des fruits en bocaux. Et comme l'amoureux qui, avant de lui donner un baiser, prend sa bien-aimée dans ses bras, le sens du toucher avait rendez-vous avec eux avant que la bouche ne savoure leur douceur. Avec quel abandon le miel, les petits tas de raisins de Corinthe et même le riz cédaient sans résistance à ma main en la flattant. Quelle passion dans la rencontre de deux êtres qui avaient enfin maintenant échappé à la cuillère ! Reconnaissante et fougueuse, comme celle qu'on a enlevée de la maison de ses parents, la confiture de fraises se laissait prendre sans petit pain et pour ainsi dire à la belle étoile, et la graisse elle-même répondait tendrement à la hardiesse d'un soupirant qui s'introduisait dans la chambre de bonne. La main, Don Juan juvénile, avait bientôt pénétré dans toutes les cellules et tous les réduits, derrière des couches [p.52] qui s'écroulaient et des foules qui affluaient ; virginité qui se renouvelait sans plaintes ».

**Cachette (pp. 56-57) :** « Je connaissais déjà dans l'appartement toutes les cachettes et j'y retournais comme dans une demeure où l'on est sûr de tout retrouver à son ancienne place. Mon cœur battait, je cessais de respirer. Ici, j'étais enfermé dans le monde de la matière. Celui-ci se montrait à moi de manière prodigieusement nette, il s'approchait silencieusement de moi. Ainsi, celui-là seul qu'on pend comprend ce que sont la corde et le bois. L'enfant caché derrière la portière devient lui-même quelque chose de blanc et qui flotte, un fantôme. La table de la salle à manger sous laquelle il s'est accroupi fait de lui l'idole de bois du

temple et les quatre pieds sculptés sont quatre colonnes. Et derrière une porte il est lui-même devenu magicien, il jettera un sort à tous ceux qui entreront sans se douter de rien. Il ne faut à aucun prix qu'on le trouve. Quand il fait des grimaces on lui dit qu'il suffit que l'horloge sonne pour qu'il reste toujours comme ça. J'appris en jouant à cache-cache ce qu'il y a de vrai là-dedans. Celui qui me découvrait pouvait faire de moi une idole pétrifiée sous la table, me condamner à rester pour toujours un fantôme dans la tenture, par un sortilège m'enfermer pour la vie tout entière dans la lourde porte. Aussi faisais-je s'enfuir par un cri perçant le démon qui me métamorphosait ainsi, lorsque celui qui me cherchait s'emparait de moi, et même, sans attendre le dernier instant, je prévenais son geste avec un [p.57] cri de libération. Aussi ne me lassais-je jamais du combat avec le démon. L'appartement servait pour cela d'arsenal des masques. Pourtant, une fois par an, dans les endroits secrets, dans les orbites vides des masques, dans leur bouche figée, il y avait des cadeaux, l'expérience magique devenait science. Devenu son ingénieur je désensorcelais l'appartement obscur et je cherchais des œufs de Pâques ».

**Le manège (pp. 78-79) :** « Le plancher du manège avec les animaux dociles tournait au ras du sol, à la meilleure hauteur pour rêver qu'on vole. La musique commençait et une secousse arrachait à sa mère l'enfant qui tournait. Au début il s'effrayait de quitter sa mère. Mais il remarquait ensuite qu'il était lui-même loyal. Il trônait comme un souverain loyal sur un univers qui lui appartenait. À la tangente les arbres et les indigènes faisaient la haie. Alors sa mère resurgissait dans une sorte d'Orient. Ensuite une cime sortait de la forêt primitive, telle que l'enfant l'avait vue il y a déjà des siècles, pour la première fois ici, sur le manège. Sa monture avait de l'affection pour lui : tel un Arion muet l'enfant était emporté sur son poisson muet, un Zeus taureau de bois l'enlevait comme une Europe immaculée. Depuis longtemps l'éternel retour de toutes choses était devenu philosophie d'enfant et la vie ivresse [p.79] archaïque de la souveraineté, avec au centre du manège le limonaire ronflant. Lorsqu'il jouait plus lentement l'espace commençait à balbutier et les arbres commençaient à reprendre leurs esprits. Le manège devenait terrain incertain. Et sa mère était là devant lui, comme un pilier maintes fois éperonné, autour duquel l'enfant qui accostait jetait les amarres de ses regards ».

**Soir d'hiver (pp. 110-111) :** « Certains soirs d'hiver ma mère m'emmenait chez l'épicier. C'était un Berlin sombre et inconnu qui se déployait pour moi à la lumière du gaz. Nous restions dans le quartier du vieil Ouest dont les rues étaient plus harmonieuses et moins prétentieuses que celles qu'on leur préféra plus tard. Les frises, les colonnes et les encorbellements qui faisaient la parure de ces immeubles de rapport étaient plongés dans l'obscurité. Mais on voyait aux façades une lumière qui traversait la fenêtre de manière tout à fait singulière. Étaient-ce les rideaux de mousseline, les stores jaunes ou le manchon dans la suspension – cette lumière trahissait peu des pièces qu'elle éclairait. Elle ne s'occupait que d'elle-même et se mettait à la fenêtre, séduisante et pourtant timide. Elle m'attirait et me rendait pensif. Elle fait encore cet effet aujourd'hui dans le souvenir. Lorsque je rentrais à la maison, j'ouvrais mon album de cartes postales et je cherchais la "Porte de Halle". Sur un fond d'un bleu sombre on distinguait en bleu pâle la place de la Belle Alliance, avec les maisons qui l'encadraient ; au premier plan les arcades ; dans le ciel la pleine lune. Mais la lune et les fenêtres étaient découpées dans le carton bleuté de la carte. Elles ressortaient de la photographie, blafardes, et il fallait que je tendisse la carte vers la lumière pour que la lueur jaune qui surgissait [p.111] de la nuée nocturne et des fenêtres m'apaisât et que je me sentisse heureux. Était-ce l'amitié qu'avaient conclue entre eux la lune et les appartements ? était-ce la certitude que derrière ces fenêtres il ne se passait rien ? Pourquoi cette carte me rendait heureux, je l'ignore ».

→ **Faire le point sur la méthodologie de Benjamin et la résumer en quelques mots au tableau.**

## N. SARRAUTE, *Enfance*, Paris, Gallimard, 1983

### pp. 19-21 :

« - Et tout s'est effacé, dès le retour à Paris, chez ma mère... tout a repris cet air d'insouciance... »

« - C'est elle qui le répandait ».

« - Oui, elle toujours un peu enfantine, légère... s'animant, étincelant, quand elle parlait avec son mari, discutait le soir avec leurs amis, dans ce petit appartement de la rue Flatters à peine meublé et assez sombre, mais elle ne semblait pas le remarquer et je n'y faisais guère attention, j'aimais rester auprès d'eux, seulement les écouter sans comprendre, jusqu'au moment où leurs voix devenaient étranges, comme de plus en plus lointaines, et je sentais confusément qu'on me soulevait, m'emportait... Exactement à gauche des marches

qui montent [p.20] vers la large allée conduisant à la place Médicis, sous la statue d'une reine de France, à côté de l'énorme baquet peint en vert où pousse un oranger... avec devant moi le bassin rond sur lequel voguent les bateaux, autour duquel tournent les voitures tapissées de velours rouge traînées par des chèvres... avec tout contre mon dos la tiédeur de sa jambe sous la longue jupe... je n'arrive plus à entendre la voix qu'elle avait en ce temps-là, mais ce qui me revient, c'est cette impression que plus qu'à moi c'est à quelqu'un d'autre qu'elle raconte... sans doute un de ces contes pour enfants qu'elle écrit à la maison sur de grandes pages couvertes de sa grosse écriture où les lettres ne sont pas reliées entre elles... ou bien est-ce celui qu'elle est en train de composer dans sa tête... les paroles adressées ailleurs coulent... je peux, si je veux, les saisir au passage, je peux les laisser passer, rien n'est exigé de moi, pas de regard cherchant à voir en moi si j'écoute attentivement, si je comprends... Je peux m'abandonner, je me laisse imprégner par cette lumière dorée, ces roucoulements, ces pépiements, ces tintements des clochettes sur la tête des ânon, des chèvres, ces sonneries des cerceaux munis d'un manche que poussent devant eux les petits qui ne savent pas se servir d'un bâton... »

« - Ne te fâche pas, mais ne crois-tu pas que là, avec ces roucoulements, ces pépiements, tu n'as pas pu t'empêcher de placer un petit morceau de préfabriqué... c'est si tentant... tu as [p.21] fait un joli petit raccord, tout à fait en accord... »

« - Oui, je me suis peut-être un peu laissée aller... »

« - Bien sûr, comment résister à tant de charme... à ces jolies sonorités... roucoulements... pépiements... »

« - Bon, tu as raison... mais pour ce qui est des clochettes, des sonnettes, ça non, je les entends... et aussi des bruits de crécelle, le crépitement des fleurs de celluloid rouges, roses, mauves, tournant au vent... ».

#### **pp. 23-24 :**

« - Passé les grilles du Grand Luxembourg, plus de savantes traversées, elle s'installe à une place pas loin du bassin, le dos tourné à la vaste façade blanche... Je ne sais pas lire sur la grande horloge pour savoir si c'est l'heure du goûter, mais j'observe les enfants et aussitôt que j'en vois un qui reçoit le sien, je me précipite... elle m'a vue venir, elle me tend ma barre de chocolat et mon petit pain, je les saisis, je la remercie de la tête et je m'éloigne... »

« - Pour faire quoi ? »

« - Ah, n'essaie pas de me tendre un piège... Pour [p.24] faire n'importe quoi, ce que font tous les enfants qui jouent, courent, poussent leurs bateaux, leurs cerceaux, sautent à la corde, s'arrêtent soudain et l'œil fixe observent les autres enfants, les gens assis sur les bancs de pierre, sur les chaises... ils restent plantés devant eux bouche bée... »

« - Peut-être le faisais-tu plus que d'autres, peut-être autrement... »

« - Non, je ne dirais pas ça... Je le faisais comme le font beaucoup d'enfants... et avec probablement des constatations et des réflexions du même ordre... en tout cas rien ne m'en est resté et ce n'est tout de même pas toi, qui vas me pousser à chercher à combler ce trou par un replâtrage ».

#### **pp. 165-166 :**

« Chaque matin à heure fixe, avant de refermer derrière lui la porte d'entrée, mon père disait à la cantonade : "Je suis parti". Pas "je pars", mais "je suis parti"... comme s'il craignait d'être retenu, comme s'il voulait être déjà loin d'ici, là-bas dans son autre vie... Et moi, je m'élançais au dehors avec la même impatience... »

« - Mais tu ne te comparais pas à lui... »

« - Je ne me comparais à personne. J'essaie seulement de retrouver à travers ce que je percevais en lui ce qui se passait en moi quand mon cartable au bout de mon bras je dévalais l'escalier, courais vers l'école. La vague odeur de désinfectant, les escaliers de ciment, les salles de classe entourant une cour sans arbre, leurs hauts murs d'un beige souillé, sans aucun autre ornement que le tableau noir au fond de l'estrade et une terne carte des départements, tout cela dégagait quelque chose qui me donnait [p.166] dès l'entrée le sentiment, le présentiment d'une vie... »

« - Plus intense ? »

« - "Plus" ne convient pas. "Autre" serait mieux. Une autre vie. Aucune comparaison entre ma vie restée là-bas, dehors, et cette vie toute neuve... Mais comment, par où la saisir pour la faire tant soit peu revenir, cette nouvelle vie, ma vraie vie... »

« - Fais attention, tu vas te laisser aller à l'emphase... »

« - Bon, essayons simplement d'isoler d'abord un de ses instants... en lui seul... permets-moi de le dire... en lui tant de plaisirs se bousculent... ».

**p. 200 :**

« C'est la première fois que j'y pense, jamais dans ce temps-là cela ne me venait à l'esprit, tant cela me paraissait naturel, allant de soi, mais ce qui me frappe maintenant, c'est qu'aussi bien au point de vue moral qu'au point de vue intellectuel, personne ne faisait entre les hommes et les femmes la moindre différence. J'avais le sentiment... ».

« -Pas même le sentiment, tu n'en étais même pas consciente... ».

« - C'est vrai, c'était plutôt l'absence de tout sentiment d'une inégalité quelconque ».

→ **Faire le point sur la méthodologie de Sarraute et la résumer en quelques mots au tableau.**

**V. DELECROIX, *Leur Enfance*, Paris, Payot & Rivages, 2022.**

**Extraits chap. XII, pp. 141-143 :** « Dans le square, il joue avec une bande d'enfants. D'un seul coup, au milieu des autres, il s'arrête, le jeu continue sans lui, il les regarde fasciné. C'est comme si une puissance irrésistible et invisible l'arrachait brusquement du jeu, du mouvement, des interactions et des relations, de la vie. Cette force, c'est lui-même, une puissance de distraction et de sidération qui est en train de devenir un trait de caractère (...). Je m'aperçois que la mélancolie de ces scènes répétées ne vient que de moi, pas de lui : il n'est pas mélancolique, c'est tout autre chose. Pourtant, ce qui frappe, c'est l'absolue solitude qui est la sienne à ce moment, cette solitude de l'enfant, sans doute, que Rilke recommande à son jeune poète de retrouver et qui est toujours, lorsque nous l'observons, au bord de nous inquiéter. Elle le retranche assurément, comme il s'exclut de lui-même de toute participation au monde pour le contempler. Mais elle est tout le contraire d'un repli intérieur : l'effet d'une vertigineuse captation par le monde extérieur. Et de fait elle ne témoigne pas d'une impossibilité ou d'un refus de participer, mais d'une participation supérieure qui le met, littéralement, hors de lui, au plus près des choses et des êtres, dans le monde mais sans participer à son jeu. Elle n'engendre en conséquence aucune tristesse : il n'y a qu'à regarder son visage, serein et presque extatique, pour se voir confirmer la jouissance suprême que procure la pulsion scopique. Il y a un plaisir supérieur à faire et à jouer, c'est regarder faire et regarder jouer. Stupéfaction et acuité : c'est étrange comme les deux se combinent pour donner ce regard, à l'attitude tout entière, cet aspect contradictoire et pourtant unifié de rêverie et d'attention soutenue, de distraction et d'absorption, à distance et simultanément au plus près des choses, dont on ne sait si elle doit mener au regard poétique ou au regard scientifique. Voilà bien le fils de son père, me dit un ami qui observe la scène avec moi. On s'empresse d'y déceler un trait de caractère, le signe d'un tempérament contemplatif, c'est flatteur mais c'est faux : il est simplement un enfant. Et il n'y a pas [p. 143] moyen, sauf à projeter des choses qui n'y sont pas, de penser qu'un si singulier état prophétiserait un avenir de philosophe, d'intellectuel ou de chercheur, pour la bonne raison que ce regard n'interroge strictement rien. La démarche scrutatrice et observatrice du scientifique n'y a en réalité aucune part, et pas plus l'étonnement premier du philosophe. On ne peut même pas dire qu'il adopte une distance critique et s'établit en observateur, perplexe ou admiratif, ce qui supposerait encore la perception de fond de sa propre individualité et de sa position. Il n'occupe aucune position, il n'est pas en retrait du jeu, il est tout entier dedans sans pour autant y participer. Il n'est pas absent au monde mais à lui-même, il est hors de lui. Il ne surplombe pas ce qu'ainsi il contemple, simplement il est au milieu des choses sans y être engagé, ou plutôt, il y est engagé mais d'une autre manière, qui n'est pas celle de l'observation dégagé qui contemplerait simplement le monde comme un *spectacle*. C'est ce qui explique qu'il est simultanément présent et absent, attentif et distrait ».

**Extraits chapitre IV, pp. 60-63 :** « Ma fille ne se déplace pas *comme* un insecte : elle se déplace *en* insecte, me dis-je et j'ai raison. (...) j'ai eu beaucoup de corps et beaucoup de corps en même temps ; mais de l'enfance à l'âge adulte tout cela est devenu métaphorique à mesure que l'unité de mon corps d'homme se faisait et c'est comme si la multiplicité des corps animaux en moi s'était coalisée, abandonnant au passage des corps ou des morceaux de corps devenus inutiles comme autant de possibilités désormais superflues et fusionnant tous les traits disparates en une pâte homogène dont sont faits tous mes mouvements. Maintenant j'ai seulement l'air d'un serpent quand je me coule dans mon lit (...). Dans ma fille la nature ou la vie essaie toutes ses possibilités qu'elle répartit et distribue par ailleurs dans des espèces différenciées (...) Mais c'est aussi [p.61] ma fille elle-même qui dirige et organise tel ou tel corps ou fragment de corps animal. Et cela n'est pas réservé justement aux balbutiements de la première enfance, comme on dit, comme si simplement elle cherchait à tâtons le corps qui lui conviendra finalement et qui, comme par hasard, sera celui d'un être

humain. Ce n'est pas qu'elle est *encore*, pour l'instant, un scarabée ou un castor, ou, cela revient au même, qu'elle n'est *pas encore* ce qu'elle doit être : un corps humain. C'est qu'elle *devient* à tel moment scarabée ou castor, peut-être en vertu d'impératifs pragmatiques qui, c'est notable, sont en tout cas déterminés par un désir spécifique. (...) Le devenir-animal est sans doute un trait caractéristique de l'enfance, lequel du reste pourrait bien être lié à des dynamiques à la fois réelles et imaginaires de *trajets* : mais alors, une fois encore, nous ne laissons pas l'enfance derrière nous : elle constitue en permanence l'une des lignes de nos devenirs (...) [p.62] Multiplicité des lignes de désir, multiplicité des corps. Sans doute cette polymorphie ou cette pluralité, cette abondance de formes, de comportements, de logiques parfois incompatibles entre elles, est-elle plus perceptible, plus spectaculaire chez l'humain. Chaque petit est un gigantesque laboratoire et une bibliothèque infinie, la loi de l'essai, de l'erreur et du gaspillage y règne, un labyrinthe plein de fausses fenêtres et d'impasses. Mais le gaspillage fait bientôt place à la pensée économique, on s'oriente, et pour finir on en sort unifié, consolidé, appauvri mais pour aller [p.63] où ? Pourquoi ce corps-là, qui en sort, sera-t-il le *bon* ? en vertu de quels critères ? l'adaptation et l'efficacité ? On peut en douter. La vie n'a en elle-même aucun instinct de conservation, qui est plutôt l'un de ses produits, d'ailleurs en voie de préemption rapide chez l'humain ».

→ **Faire le point sur la méthodologie de Delecroix et la résumer en quelques mots au tableau.**

## Exercice d'écriture : le pastiche

La durée de l'exercice est d'environ 40 minutes.

- 1) Chaque participant.e doit choisir un auteur à imiter pour raconter un souvenir d'enfance personnel.  
→ Discussion par groupe de deux de ces différents choix (du souvenir à raconter et de l'auteur[s] à imiter) [10'].
  - 2) Une fois ces choix établis, chaque participant.e dispose d'une vingtaine de minutes pour écrire, individuellement, un pastiche (imitation de la méthodologie de l'auteur choisi pour rapporter par écrit un souvenir d'enfance personnel) [20'].
  - 3) Lecture à voix haute de ce pastiche par celles et ceux qui le souhaitent [10']
- **Écrire à la façon de Walter Benjamin** : trouver dans sa propre enfance un souvenir qui exprimerait une « vérité de l'enfance », un trait de cet état singulier. L'exprimer par écrit de façon narrative, en première personne, sans volonté de surinterprétation. La plume est pleine d'images, de métaphores, de descriptions, de références aux sensations et aux sens. Elle se veut intense, subjective et requiert de se replonger dans le moment étudié pour en revenir les subtilités, les impressions premières.
  - **Écrire à la façon de Nathalie Sarraute** : rapporter par écrit un souvenir d'enfance précis en faisant dialoguer deux voix. La première voix est celle que nous adopterions si nous étudions convaincu.e.s, en tant qu'adulte, d'être capable de « reprendre notre voix d'enfant » pour rapporter fidèlement et en « première personne enfantine » (*Je* de l'enfant) les souvenirs, les sentiments, les émotions et les sensations d'antan. La seconde voix est celle que nous adopterions si nous doutions d'une telle capacité à se remémorer fidèlement l'enfance : cette seconde voix, résolument adulte, interpelle la voix d'enfance, se veut rationnelle, dubitative, corrective, elle cherche à débusquer dans le discours de la première voix les incertitudes, les reconstructions *a posteriori*. Le dialogue créé donne à entendre la voix de l'enfant (première voix en *Je*) et la voix de l'adulte (seconde voix plus détachée, interpellant la 1<sup>ère</sup> voix) débattant autour d'un même souvenir.
  - **Écrire à la façon de Vincent Delecroix** : se remémorer les commentaires que nous avons pu nous faire un jour en observant d'autres enfants – décrire et commenter par écrit ces observations. Essayer de cerner les caractéristiques spécifiques de l'enfance observée et comparer ces caractéristiques avec celles de l'adulte que nous sommes devenu.e.s. Le ton à adopter est celui de l'interprétation adulte des comportements enfantins.

## Discussion méta

Les vingt dernières minutes sont consacrées à une discussion méta : qu'avez-vous pensé du dispositif proposé ? Où avez-vous rencontré des difficultés ? Cet atelier avait-il une dimension philosophique ? Comment la poursuivre ? etc. Faire appel aux réflexions des participant.e.s. Deux questions plus précises peuvent-être posées à l'assemblée :

- [Question d'épistémologie :] Comment parle-t-on d'un vécu/d'un moment de vie avec une certaine justesse ? Est-ce depuis l'intérieur, en cherchant à s'y plonger le plus possible, ou de l'extérieur, en regardant avec une distance critique ce que cette extériorité fabrique ? En quelle mesure risque-t-elle de déformer (ou pas) le vécu ?
- [Question de philosophie de l'enfance :] Qu'est-ce que cela fait de se replonger dans l'enfance / dans son enfance ? Le fait de replonger dans nos souvenirs nous permet-il de faire apparaître des traits d'enfance singuliers ou d'atteindre un rapport à l'enfance plus dense ?

## Conclusion

Par ce premier atelier, nous avons touché du doigt deux des trois façons les plus évidentes de chercher à comprendre l'enfance : 1) se référer à sa propre enfance, comme Walter Benjamin ou Nathalie Sarraute ; 2) se référer à l'enfance des autres, comme Vincent Delecroix. Lors de la dernière séance de ces ateliers, en avril prochain, nous aurons normalement le plaisir de tester la troisième méthode susceptible de nous informer sur l'enfance : 3) interroger les enfants eux-mêmes. Le jeudi 22 février, nous aborderons l'enfance sous un jour moins introspectif et plus politique : celui de l'infantilisation.

## Références

- W. BENJAMIN, *Sens unique*, précédé de *Une enfance berlinoise*, Paris, Maurice Nadeau, 2007.
- V. DELECROIX, *Leur Enfance*, Paris, Payot & Rivages, 2022.
- N. SARRAUTE, *Enfance*, Paris, Gallimard, 1983.
- P. SZONDI, « L'espoir dans le passé. Sur Walter Benjamin » in *Revue germanique internationale*, 2013/17, pp. 137-150. En ligne : <http://journals.openedition.org/rgi/1388>.
- O. TAÏEB, « *Enfance berlinoise vers 1900* de Walter Benjamin » in *Anthropology & Materialism*, 2019/4, pp. 1-19. En ligne <http://journals.openedition.org/am/948>